

Time and the Verb. A Guide to Tense and Aspect, Robert I. Binnick, 1991, Oxford University, xxiv+554 p., index de 30 p., 72,95 \$ CAN.

Jan van Voorst

Volume 21, numéro 2, 1992

Morphologie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/602743ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/602743ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0710-0167 (imprimé)

1705-4591 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

van Voorst, J. (1992). Compte rendu de [*Time and the Verb. A Guide to Tense and Aspect*, Robert I. Binnick, 1991, Oxford University, xxiv+554 p., index de 30 p., 72,95 \$ CAN.] *Revue québécoise de linguistique*, 21(2), 201–208.
<https://doi.org/10.7202/602743ar>

**TIME AND THE VERB.
A GUIDE TO TENSE AND ASPECT**

Robert I. Binnick, 1991, Oxford University Press, xxiv+554 pages,
index de 30 pages, 72,95\$ CAN*.

Jan van Voorst

Le livre *Time and the Verb, A Guide to Tense & Aspect* est un ouvrage majestueux qui donne accès à un très grand nombre d'approches à l'étude du temps et de l'aspect. Le travail poursuit deux objectifs: d'abord celui d'être un aperçu encyclopédique et critique de la littérature antérieure et, plus implicitement, celui d'être un aperçu critique des problèmes fondamentaux de l'étude du temps et de l'aspect. En lisant le livre dans sa totalité, le lecteur ou la lectrice deviendra conscient de plusieurs problèmes auxquels doit faire face chaque chercheur à un moment donné. L'auteur discute à fond d'un nombre impressionnant de travaux et il me semble que celui ou celle qui étudie l'aspect ou le temps ne peut éviter de consulter cet ouvrage s'il veut enrichir et compléter ses études.

En premier lieu, on a affaire ici à une étude du temps et de l'aspect à travers le temps depuis la période classique jusqu'aux études les plus modernes portant sur l'analyse formelle, à la Montague ou non. Le survol porte premièrement sur la langue anglaise, deuxièmement sur le français et troisièmement sur le grec, le latin, le russe et un petit nombre d'autres langues. L'auteur présente les données de ces langues de façon très détaillée afin de les rendre accessibles à la lectrice et au lecteur non initié. L'emphase mise sur l'anglais est inévitable vu le très grand nombre de livres et d'articles qui ont vu le jour dans ce domaine important de la sémantique. Robert Binnick présente le contenu d'une très grande partie de ces recherches en catégorisant les idées maîtresses. Sa discussion est extrêmement détaillée et systématique, ce qui devient évident, par exemple, dans le traitement du parfait de l'anglais. Sont distinguées quatre approches principales selon qu'elles analysent ce temps comme un passé indéfini, comme un temps exprimant la pertinence pour le présent, comme un *maintenant* étendu (*extended now*) ou comme un temps enchâssé dans un autre temps. La discussion de ces quatre approches est perspicace et nous

* Je remercie Philippe Barbaud de ses commentaires lors de la préparation de ce travail dont il a bien voulu corriger le français. Ce compte rendu a été préparé dans le contexte du projet de recherche «Théorie des paramètres, variations et arguments nuls» (#410-89-1452) subventionné par le Conseil National des Recherches en Sciences Humaines du Gouvernement du Canada.

montre avec précision leurs points forts aussi bien que leurs points faibles. L'auteur expose clairement comment les problèmes fondamentaux dans ce domaine de recherche sont anciens et comment, souvent, une analyse satisfaisante et adéquate de phénomènes comme le présent, le parfait, la forme progressive, etc., est encore très loin d'être réalisée. Bien que cet ouvrage reste accessible au lecteur peu initié en raison de sa clarté, on n'a pas affaire ici à un livre d'introduction pure. C'est pourquoi une connaissance de base de la sémantique du temps et de l'aspect aidera énormément à sa compréhension. En outre, l'abondance et la variété de l'information ainsi que les réflexions critiques de l'auteur ne le rendent pas facile à lire. Toutefois, de telles difficultés ne dispensent pas le linguiste de négliger cet ouvrage et d'ignorer ainsi les études antérieures sur le temps et l'aspect. Aussi serait-il plus à conseiller comme source appropriée à des recherches sérieuses que comme livre de chevet. Avec la publication de ce livre, il n'y a plus d'excuse à l'esprit de clocher dans ce domaine de recherche.

En plus d'être une étude encyclopédique, le livre fournit aussi un inventaire des problèmes typiques liés à l'étude de l'aspect et du temps. Souvent, ces problèmes sont présentés comme des remarques critiques insérées dans la discussion des multiples études connues jusqu'à présent. Ils sont parfois extrêmement abstraits et concernent souvent la sémantique tout court. J'y consacrerai le reste de ce compte rendu.

Le rôle que doivent jouer les formes syntaxiques et morphologiques dans l'analyse sémantique n'est qu'une illustration de ces problèmes bien connus dans l'histoire de la sémantique. La discussion du parfait et du passé composé illustre clairement la dichotomie méthodologique qui peut en résulter. On se base sur la forme en disant que le passé composé ou le *perfect* anglais avec *have* est principalement un temps du présent, mais on fait le contraire en disant que le passé composé exprime un passé pur en français et en allemand en ignorant la morphologie du présent des auxiliaires *avoir/être* et *haben/sein*. Le même type de problème se retrouve dans les traitements formels du temps qui proposent l'utilisation d'opérateurs logiques comme ceux de Prior par exemple: *PAST*, *PERF(ect)*, etc. Ceux-ci interprètent des syntagmes syntaxiques complexes en créant une relation entre plusieurs éléments syntaxiques et un nombre inégal (souvent un) d'éléments sémantiques. L'auteur discute de ce problème sérieusement dans plusieurs parties du livre et montre combien il est difficile d'arriver à une analyse qui non seulement crée une relation serrée entre forme (syntaxique ou morphologique) et contenu sémantique, mais qui rend compte aussi des multiples interprétations d'un seul temps morphologique, un phénomène bien connu dans la tradition. Est-ce qu'on peut formuler un *Gesambedeutung* (sens unifiant) ou faut-il

formuler des *Sonderbedeutungen* (sens spécifiques) dans la terminologie de Jakobson (1936)?

Malheureusement, la nature métalinguistique de ce problème extrêmement important reste un peu obscure. Selon l'auteur, cette question n'a d'importance que dans le cadre d'une théorie spécifique. En outre, il remarque qu'en vertu de leur seule existence, les morphèmes devraient avoir une pertinence sémantique. Chacun contribue à une partie bien déterminée de l'interprétation sémantique. Cette idée est bien connue de l'étude sémantique des cas morphologiques de Jakobson (1936) et de Hjelmslev (1935), deux études qui nous donnent une idée claire des obstacles importants à une analyse qui l'incorpore.

Une autre direction que pourrait prendre une telle discussion métalinguistique concerne l'acquisition. Pinker (1989) propose que l'apprentissage est impossible si l'enfant n'a pas d'indices sémantiques qui l'aident à déterminer les bonnes généralisations linguistiques. Cette approche nie que l'apprentissage à partir d'une liste de phénomènes soit possible. Le même point de vue peut être défendu en ce qui a trait à l'apprentissage des temps. L'enfant n'apprend pas une liste de contextes dans lesquels un certain temps morphologique peut avoir un nombre (peut-être infini) d'interprétations sémantiques différentes. Au contraire, l'hypothèse prédit que, pour que l'apprentissage ait du succès, la forme morphologique doit être accompagnée d'un sens unique ou d'un *Sonderbedeutung*. Malheureusement, il est compliqué de découvrir la nature de ce sens unique. Cependant l'auteur fait un effort sérieux en proposant une telle analyse pour le passé composé ou le *perfect* de l'anglais. Un aspect intéressant de sa conclusion est que son analyse prédit que certains aspects du sens doivent être pragmatiques, comme c'est le cas ici pour le sens lié à l'interprétation du *maintenant étendu*.

En dépit de sa complexité, la recherche d'une relation serrée entre syntaxe/morphologie d'une part et sémantique d'autre part s'avère un objectif important, surtout si l'on considère la méthodologie de la recherche sémantique. On constate que ce n'est pas pertinent seulement à l'apprentissage. Avant qu'on puisse dire qu'un aspect quelconque de l'interprétation sémantique est dû à la pragmatique, mais aussi et surtout, avant qu'on puisse dire qu'une certaine forme linguistique est soit ambiguë soit vague, il faut être capable de déterminer le sens principal qui est à la base de la liste des interprétations multiples d'un temps morphologique. L'usage d'un modèle formalisé peut faciliter cette tâche comme le montre bien le livre. Ces modèles fournissent un cadre théorique apte à répondre à cette question, mais l'utilisation de ces modèles pose une autre difficulté qui est liée, comme je le montrerai, au premier problème du sens unifiant.

Dans la dernière partie du livre consacrée à ces modèles, l'auteur traite des phénomènes du temps et de l'aspect surtout du point de vue des théories formelles et des propositions formalisées. Il annonce cette partie de façon optimiste en indiquant que les analyses plus anciennes n'ont pas été rendues assez précises si bien qu'elles sont falsifiables. Selon l'auteur, les approches formalisées évitent ce problème, et on pourrait ajouter que cette précision nous peut aider aussi à mieux déterminer le sens. Malheureusement, le formalisme ne fait qu'éviter le problème de l'imprécision possible de la théorie proposée. Ce qui n'a pas été mentionné explicitement par Binnick, c'est qu'il faut quand même un lien entre un modèle formalisé et les données linguistiques. La question principale sera, comme d'ailleurs aussi avec n'importe quelle théorie non formalisée, de savoir si la théorie en question exprime des généralisations linguistiques. Cette question va au-delà d'une théorie spécifique et il est révélateur de voir ici que Binnick, dans son traitement approfondi des propositions formalisées, doit avoir recours à plusieurs reprises aux discussions de la première partie du livre comme, par exemple, dans les sections qui portent sur la forme progressive de l'anglais. Comme de fait, les formalismes fournissent un bon outil de description pour l'analyse, mais laissent difficilement entrevoir la solution des questions linguistiques les plus fondamentales.

Le parfait de l'anglais et le passé composé du français peuvent nous servir d'exemple. Comme indiqué plus haut, le parfait de l'anglais est lié au présent, mais le passé composé du français, comme celui de l'allemand d'ailleurs, peut servir à exprimer le passé. Les phrases en (1) montrent cette différence et (1a) ne peut pas avoir l'interprétation d'un passé pur.

- (1) a. *I have eaten cod last week
 b. J'ai mangé de la morue la semaine passée

Cela ne veut pas dire que le passé composé du français ne peut pas être lié au présent et avoir de pertinence par rapport au moment d'énonciation. L'exemple (2) montre comment un événement qui a eu lieu dans le passé peut être pertinent vis-à-vis du présent. Le passé composé, et non l'imparfait, peut exprimer ce sens.

- (2) a. As-tu faim?
 b.1 Non, j'ai (déjà) mangé
 b.2 ??Non je mangeais (déjà)

On peut éventuellement dire que le passé composé est ambigu. Il aurait non seulement l'interprétation du passé, mais aussi celle du parfait de l'anglais. Dans la théorie formalisée de Reichenbach, que l'auteur utilise comme point de repère dans ses discussions, on est forcé d'accepter cette conclusion. Soit qu'on ait la représentation en (3a) pour le passé, dans laquelle le moment d'énonciation 'S' est précédé du point de référence 'R', qui est lié à son tour à l'événement 'E'. Soit qu'on ait la représentation en (3b) pour le parfait dans laquelle le point de repère et le moment d'énonciation sont liés. Le fait que *R* et *S* sont liés exprime la pertinence vis-à-vis du présent dans le système.

- (3) a. E,R-S
 b. E-R,S

Néanmoins un nouveau problème surgit: comment exprimer la différence entre le passé composé et les temps du passé? Bien que le premier puisse avoir cette interprétation du passé, il n'est pas comme les deux autres temps du passé, l'imparfait et le passé simple. Les adverbes *déjà* et *encore* dans leur interprétation durative nous aident à montrer cette différence. (4a) ne permet pas l'occurrence de *encore* dans son sens duratif, (4b) permet les deux et (4c) ne permet ni *déjà* ni *encore* dans leur interprétation durative selon Hoepelman et Rohrer (1980).

- (4) a. J'ai déjà/*encore mangé
 b. Je mangeait déjà/encore quand il entra
 c. Je mangeai *déjà/*encore

Ici on s'attendrait à ce que (4a) se comporte soit comme (4b) soit comme (4c). Ce qui compte ici, ce n'est pas la solution que donnent les deux auteurs, mais l'observation que le passé composé, dans son sens de passé, n'est pas un passé comme l'imparfait ni comme le passé simple. Le modèle de Reichenbach n'arrive pas à exprimer cette différence. Il implique au contraire que les trois temps soient pareils. En outre, le modèle nous force à voir le passé composé comme ayant deux sens, ce qui va à l'encontre de l'idée du sens unifiant. Le modèle impose sa propre façon de '*voir*' les choses. Ceci n'est pas nécessairement mauvais, mais, après avoir proposé une solution formalisée, il convient de prouver si cette façon de voir les choses reflète la réalité linguistique. On peut se demander, par exemple, pourquoi

on peut utiliser le passé composé et non l'imparfait pour décrire un événement qui inclut et le passé et le présent comme dans (5).

- (5) a. J'ai (déjà) conduit toute la journée
(peut impliquer que le *je* conduis encore)
- b. Je conduisais (déjà) toute la journée
(ne peut pas impliquer que le *je* conduis encore)

On ne voit pas comment le système reichenbachien peut exprimer cette interprétation sans recourir à une combinaison des deux analyses en (3). En fin de compte, il faut se demander comment ce traitement reflète la réalité linguistique bien qu'il en décrive l'interprétation.

La réponse à cette question dépend beaucoup d'une analyse empirique des données. Comme je l'ai déjà indiqué, le livre montre très bien qu'il a été impossible par le passé de trouver un sens fondamental ou une idée fondamentale du sens de chacun des temps et des aspects. Mais l'importance méthodologique d'une analyse empirique approfondie des données n'a pas été assez soulignée par l'auteur. Beaucoup d'autres analyses du même genre restent à faire en ce qui concerne même les données les plus simples. Plusieurs travaux se basent sur des interprétations superficielles des phrases et ne distinguent pas le temps dans le monde réel et la façon dont la langue parle de ce monde réel. Des faits linguistiques peuvent montrer, souvent assez facilement, que lorsque l'interprétation temporelle est basée sur ce qui se passe dans notre monde, celle-ci n'équivaut pas toujours à l'interprétation temporelle comme elle s'exprime dans la langue. Par exemple, dire que l'imparfait de *politesse* (pour reprendre le terme de Binnick) exprime un présent dans (6a) n'est pas du tout justifié à propos de (6b) et (6c). L'ancrage de la phrase dans le présent est impossible, bien qu'elle puisse être dite dans un magasin quand on est *en train de passer*.

- (6) a. Je passais par ici (et cela a attiré mon attention)
- b. *Je passais ici maintenant (et cela a attiré mon attention)
- c. *Maintenant, je passais par ici (et cela a attiré mon attention)

Un autre grand problème pour l'étude du temps et de l'aspect que soulève Binnick est celui de la séparation de certains niveaux d'analyse sémantique. L'auteur propose de distinguer trois niveaux d'analyse: celui qui porte sur les événements du point de vue des situations qu'ils décrivent; celui qui porte sur la structure phastique des événements et celui qui exprime les phénomènes discursifs, comme les séquences de temps. On peut envisager, dans un futur plus ou moins lointain, la création d'un modèle global, formalisé ou non, qui distingue ces trois niveaux et qui

nous montre comment ils interagissent. Ce qu'il faut faire d'abord, c'est de définir précisément les aspects sémantiques pertinents à ces trois niveaux. Une des questions importantes est de savoir comment l'aspect aristotélicien ou vendlerien et le temps se laissent intégrer. Dans la plupart des approches dont il est question, les événements sont vus comme des entités spatio-temporelles. En considérant le spatial et le temporel comme des aspects relativement indépendants l'un de l'autre, on dispose ainsi d'une base pour analyser les événements comme des entités spatiales pures ainsi que comme des entités temporelles. Que les deux entités soient différentes est bien montré par le type d'exemples donnés dans Verkuyl (1989). En effet, *dactylographier une lettre* en (7a) est un événement avec une certaine durée. *Dactylographier la lettre A* en (7b) est un événement ponctuel. Mais en dépit de cette différence temporelle, les deux événements ne diffèrent pas sur le plan spatial en raison de ce que les entités *il* et *lettre* jouent le même rôle dans l'événement.

- (7) a. Il a dactylographié cette lettre (en une heure)
- b. Il a dactylographié la lettre A *(en une heure)

L'analyse traditionnelle, vendlerienne ou aristotélicienne, est basée sur la structure temporelle des événements. Par conséquent, une phrase comme (7b) est analysée comme un achèvement, ce qui est la classe des événements ponctuels, et (7a) comme un accomplissement. Si on veut vraiment qu'une analyse événementielle soit spatio-temporelle, on ne peut pas se passer des aspects spatiaux de ces événements. Dans un tel contexte, des exemples comme ceux de (7) indiquent qu'il faut séparer les deux. Mais si on procédait ainsi, il faudrait se demander comment les deux plans vont interagir afin de créer l'interprétation spatio-temporelle finale.

Il est impossible de rendre justice à toute la richesse de ce livre dans ce compte rendu. Je n'ai essayé que de donner au lecteur et à la lectrice une idée globale de son contenu en mettant l'emphasis sur un petit nombre de problèmes qui m'ont paru très importants du point de vue de l'étude de la sémantique du temps et de l'aspect. Le livre n'idéalise pas les réalités des recherches en sémantique linguistique et nous présente les théories et les données qui peuvent servir de contre-exemples. La manque d'idéalisation rend le texte parfois difficile à lire, mais l'honnêteté qui le guide le rend aussi extrêmement intéressant en nous faisant réaliser toute la tension qui existe entre données et théories, une tension qui se trouve à la base de chaque recherche en sémantique linguistique.

Jan van Voorst
Université du Québec à Montréal

Références:

- Hjelmslev, Louis (1935) *La catégorie des cas, étude de grammaire générale*, Universitetsforlaget I Aarhus, reprinted in 1972, Munchen, Wilhelm Fink Verlag.
- Hoepelman, Jacob et Christian Rohrer (1980) «"Déjà" et "encore" et les temps du passé du français», dans David, Jean et Robert Martin (éds), *La notion d'aspect*, Paris, Klincksieck.
- Jakobson, Roman (1936) «Beitrag zur allgemeinen Kasuslehre: Gesamtbedeutungen der russischen Kasus», in *Selected Writings II*, Word and Language, pages 23-72, The Hague, Mouton.
- Pinker, Steven (1989) *Learnability and Cognition, The Acquisition of Argument Structure*, Cambridge, MIT Press.
- Verkuyl, Henk. J. (1989) «Aspectual classes and aspectual composition», *Linguistics and Philosophy*, volume 12, pages 39-94